

Le Canaletto

Jean Martin

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, J. (2006). Le Canaletto. *Moebius*, (108), 113–126.

JEAN MARTIN

Le Canaletto

La pendule Louis-Philippe sonna 3 heures. Ce dimanche d'automne était gris et terne. Luc Dorion referma son bouquin à regret et le déposa sur le guéridon. Le jeune homme écarta le rideau de tulle. Le temps avait fraîchi. La pluie continuait de tomber et son bruissement sur les pavés de la cour intérieure entrainait par la fenêtre entrouverte. Quelques feuilles jaunies, desséchées, s'accrochaient encore aux rameaux des arbres nus. Elles ne semblaient plus attendre qu'une dernière bourrasque pour se laisser emporter par le vent glacial.

Luc grimaça. Il n'avait plus envie de sortir. Bien calé dans sa bergère, les pieds sur le pouf, il était une fois de plus confronté au sempiternel problème du choix. Soit il restait bien au chaud à la maison, auquel cas il pourrait terminer la lecture du palpitant Ludlum dans lequel il s'était plongé la veille. Soit il se secouait les puces et, le temps de traverser la rue Sherbrooke, il se retrouverait dans la chapelle du Grand Séminaire où le concert d'orgue d'Antoine Reboulot allait bientôt commencer. Dorion n'en finissait plus de tergiverser. Il avait toujours eu un mal de chien à se décider, même pour les choses les plus insignifiantes de la vie courante. Le regard vide, il fixait les deux poissons rouges qui évoluaient lentement dans l'aquarium posé sur la table basse devant lui. « Reboulot ne reviendra pas de sitôt. Quant à Ludlum, il peut bien attendre un peu. »

Le garçon se leva, empoigna son imper et sortit d'un pas alerte.

Les trottoirs étaient déserts. Une odeur âcre d'humidité montait de la terre. Des feuilles mortes détrempées faisaient une boue glissante dans une baissière en bordure du trottoir. Dorion enjamba la flaque d'eau stagnante.

De l'autre côté de la rue, l'autobus presque vide avait commencé à ralentir. Le véhicule allait s'immobiliser à l'arrêt. Luc s'apprêtait à traverser. Il leva les yeux. Une petite vieille était là au milieu de la chaussée, son chapeau cloche enfoncé jusqu'aux oreilles. Il reconnut la silhouette courbée, toute frêle, de sa voisine de palier. Corinne Tellier serrait d'une main les pans de son manteau de drap noir et brandissait sa canne de l'autre. Le petit cri qu'elle lança à l'adresse du chauffeur d'autobus dut la déconcentrer. Elle perdit pied, glissa et tomba lourdement pendant que sa canne volait.

— Mon Dieu ! fit Luc. Madame Tellier !

Il se mit à courir. Le chauffeur d'autobus qui avait tout vu s'extirpa de son siège. Lui aussi se précipitait. Un petit corps voûté, recroquevillé, gisait au milieu de la rue. Les automobilistes, immobilisés à l'angle des rues Sherbrooke et Guy, attendaient que le feu tombe au vert. Luc arriva le premier. Un bras relevé cachait le visage tourné contre le bitume. Il se pencha sur le corps inerte et le retourna avec des gestes doux. La joue était tuméfiée. Il glissa une main sous la nuque et souleva la tête. La petite vieille ouvrit les yeux, cligna comme si elle émergeait d'un rêve et regarda Luc en souriant :

— Ah ! C'est vous.

Sa voix, fluette, avait quelque chose d'irréel :

— Vous n'êtes jamais bien loin quand il m'arrive quelque chose, fit-elle en remuant une jambe.

Dorion prit la vieille dame dans ses bras, comme s'il s'était agi d'un petit enfant. Il jeta un coup d'œil à gauche, puis à droite. Le chuintement des pneus sur la chaussée mouillée reprenait.

— Vous n'avez rien de cassé ?

— Non, mais si on ne sort pas d'ici au plus vite, on va y laisser notre peau, gloussa la vieille.

Dorion pressa le pas, avec sa charge sur les bras.

— Hé ! la canne, cria le chauffeur d'autobus.

— Laissez-la sur la pelouse, je reviendrai la prendre, lança Luc.

Dorion avait refermé la porte de son appartement et pris soin de monter le chauffage. Étendue sur le sofa,

Corinne Tellier se remettait de ses émotions. Perdue dans un amoncellement de coussins, la petite vieille avait remonté jusque sous le menton le plaid quadrillé qui la recouvrait. Les lèvres serrées, elle sirotait le doigt de cognac que son protecteur venait de lui servir :

— Je vais préparer une compresse d'eau tiède pour votre joue.

La vieille dame soupira :

— Combien de fois vous ai-je dit que vous, les hommes, ne connaissez rien au soin des malades, des éclopés.

Elle voulut se redresser, mais ne réussit qu'à s'enfoncer davantage dans les coussins.

— Ce n'est pas de l'eau tiède qu'il faut, c'est de la glace... pour empêcher l'enflure. Allez donc me chercher des glaçons, si vous voulez vous rendre utile.

Luc haussa les épaules et fila vers la cuisine. Il avait appris depuis belle lurette à ne pas se formaliser des remarques acides de sa voisine. « J'ai mon caractère, s'excusait-elle parfois. Et ce n'est pas à 84 ans que je vais changer. »

Corinne Tellier s'était vite attachée à Luc. Il l'avait connue un soir d'hiver, en pleine tempête. La neige tombait dru et le vent cinglait les visages. La petite vieille tentait de s'extirper d'un banc de neige où un chauffeur de taxi l'avait abandonnée. Dorion l'avait raccompagnée jusque chez elle. C'est là que tout avait commencé.

Luc s'était pris d'affection pour cette veuve que ses deux filles négligeaient et qui vivait seule. Corinne et Luc s'étaient peu à peu découvert un intérêt commun pour la politique. Bien que ne partageant pas les mêmes idées, ils aimaient discuter, se colleter, « rien que pour le fun », comme elle disait. Ils étaient souvent rendus l'un chez l'autre. Elle cuisinait des petits plats et le maternait. Il lui faisait ses courses et la protégeait. Corinne avait développé une telle confiance envers son voisin qu'elle avait fini par lui confier le mandat de s'occuper de ce qu'elle appelait ses affaires de banque et ses impôts. Elle le taquinait aussi à propos des jeunes filles qu'il fréquentait et lui reprochait de ne s'attacher à aucune.

— Qu'attendez-vous pour vous décider ? À 28 ans, il n'y a plus de temps à perdre. Beau bonhomme, ingénieur, emploi stable et bien rémunéré, un sacré beau parti... À votre âge, j'étais mariée depuis longtemps.

— Parlons-en de votre mariage. Un beau gâchis, si j'en crois ce que vous m'avez raconté.

Puis ils avaient ri tous les deux.

Corinne Tellier était de ces personnes qu'on ne rencontre pas tous les jours. Née dans une famille bourgeoise pétrie des valeurs ultramontaines, la jeune fille ne ressemblait en rien aux gens de sa caste. Dès l'adolescence, elle avait décrié le maintien droit, la démarche hautaine et les lèvres pincées de ces Outremontais qui lui tombaient sur les nerfs. Elle ne se gênait pas pour dire leur fait à ses parents :

— Vous pétez plus haut que l'trou, répétait-elle à sa famille indignée.

Elle se riait aussi des manières guindées, de ce qu'on appelait la distinction. Son père disait de la dernière de ses filles : « Il n'y a rien à faire, Coco est un garçon manqué. »

Sa mère avait quant à elle renoncé à redresser ce caractère jugé trop fort. À 16 ans, Corinne était frondeuse et intrépide. La coquetterie n'avait jamais eu de prise sur sa nature rebelle. Les parfums, le maquillage et les jolies robes l'indifféraient. Coco ne rêvait ni de bals ni de princes charmants. Jolie, petite et menue, elle avait des cheveux frisottants, coupés à la garçonne, qui lui donnaient l'air espiègle. Elle portait le pantalon et il lui était même arrivé de fumer le cigare en public.

Enfant, elle avait toujours dédaigné les poupées, les animaux en peluche ou les jeux dans la rue avec les copines de son âge. Elle n'avait eu d'intérêt, très tôt, que pour les crayons de couleur, les rames de papier qu'elle commandait d'un ton autoritaire dès qu'on lui demandait de choisir un cadeau pour elle-même. Son goût pour le dessin l'occupait entièrement.

Un jour, au hasard d'une visite au Musée des beaux-arts, elle découvrit la peinture. Elle s'y lança à corps perdu. Au point d'aménager un studio au sous-sol de ses parents, dans lequel elle passait désormais tout son temps.

Corinne Tellier n'avait plus eu qu'un but dans la vie : devenir artiste peintre.

La jeune femme s'était liée avec Paul-Émile Borduas pour promouvoir l'école des automatistes, puis avec Alfred Pellan et Fernand Leduc. Coco avait plus tard choqué ses proches en affichant ouvertement son anticléricalisme et en se faisant l'apôtre de l'école laïque. Elle s'était jointe à la bande de *Refus global* sans toutefois en signer le manifeste. Ce pamphlet, qui réprouvait toute entrave à la spontanéité créatrice et remettait en question les valeurs de la société, avait été vertement condamné par les autorités politiques et religieuses. Au point où Borduas avait perdu son poste à l'École du meuble. La querelle qui s'en était suivie chez les Tellier avait abouti à une rupture définitive entre Coco et sa famille.

C'est à la faveur de cette effervescence que la jeune femme avait fait la connaissance de Jules LaBrie, dont elle allait tomber follement amoureuse.

— Oui, ce mariage a été un beau gâchis, avait-elle un jour confié à Luc.

— Ce garçon n'était pas un type pour vous ?

— Jules et moi n'avions rien en commun, à part l'amour de la peinture. C'était un fin connaisseur. J'étais bien jeune et il m'avait ébloui par son savoir. Le temps de me faire deux enfants et tout était déjà fini entre nous. Il faut dire aussi que Jules était un coureur de jupons et un joyeux fêtard. J'ai fini par le mettre à la porte, mais nous sommes malgré tout restés amis. Il a toujours largement pourvu à mes besoins car il était plein aux as.

— De l'argent de famille ?

— Non. Jules était le champion de la combine. Figurez-vous qu'il s'était pris d'amitié pour Duplessis. Le premier ministre était lui aussi amateur de tableaux et sa collection était impressionnante. Jules servait de rabatteur à Maurice et le premier ministre lui en était reconnaissant. En privé, Jules appelait même son ami *Trifluvius*.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Duplessis était né aux Trois-Rivières, comme on disait dans le temps. Mais je m'égaré. Que vouliez-vous savoir au juste ?

— Si votre mari avait de l'argent de famille.

— Ah oui ! Non, Jules avait fait fortune dans une affaire un peu louche. Des terrains achetés à vil prix et revendus avec un profit exorbitant. Duplessis venait de conclure une entente avec James Murdock, le président de la Noranda, en vue de la construction d'un barrage dans le Témiscamingue. Jules était bien sûr au courant, par Duplessis, de ce qui se tramait. Il s'est alors mis à spéculer sur les terrains. J'ai été scandalisée quand j'ai appris l'affaire, mais mon mari ne se souciait guère de mon opinion. Monsieur se prévalait simplement de ce qu'il appelait, en riant, un heureux retour d'ascenseur. Jules n'était pas du genre à s'embarrasser de considérations éthiques ou morales. J'étais bien naïve. Ce n'est qu'après l'avoir épousé que j'ai découvert son côté retors et calculateur. Pour tout vous dire, mon mari me trompait aussi allègrement. Il s'était entiché d'une boniche. Une Française pour qui il avait fait construire une somptueuse villa à l'île Perrot. La fille se nommait Félicité de La Noue et Jules avait baptisé pompeusement la propriété « La Félicité ». J'ai un jour découvert le pot aux roses et je l'ai foutu à la porte.

— Il était pour le moins imprudent, votre mari ?

— Il avait plutôt une mentalité de joueur. Le risque ne lui faisait pas peur. Mais Jules LaBrie n'a rien gagné au bout du compte. Je dirais même que ses frasques l'ont perdu. Figurez-vous qu'une nuit d'hiver, en pleine tempête, alors qu'il était absent, à festoyer avec Dieu sait qui, un incendie s'est déclaré au manoir de l'île Perrot. À l'arrivée des pompiers, il ne restait plus rien de « La Félicité ». Et au petit matin, on a retrouvé dans les décombres les restes calcinés de la Française. Jules en a été malade. Il a, bien sûr, voulu revenir à la maison. Il a pleuré, supplié, menacé, mais il était trop tard.

Luc Dorion avait été stupéfait le jour où, pour la première fois, Corinne Tellier lui avait ouvert sa porte. Le vaste appartement de coin qu'elle occupait seule, rue Sherbrooke Ouest, donnait sur les jardins du Grand Séminaire, de l'autre côté de la rue. Les murs du salon, immense et bien éclairé, étaient couverts de tableaux. L'artiste avait aménagé son atelier dans la pièce du fond, au bout d'un long corridor également tapissé de tableaux.

Deux des trois chambres, transformées en galeries, rece-laient de véritables trésors.

En plus de sa collection personnelle, composée essentiellement d'œuvres de peintres québécois et cana-diens, Corinne avait hérité de celle de son ex-mari, décédé quelques années plus tôt. Luc se désolait quant à lui de ce qu'il appelait la pauvreté de sa culture picturale. Mais son visible émerveillement et l'intérêt sincère qu'il avait montré pour la peinture avaient séduit cette femme seule, déjà âgée.

— Je ferai votre éducation, jeune homme.

Et, en lui caressant l'avant-bras :

— Je devine chez vous une sensibilité qui m'enchanté. Votre âme a quelque chose de l'éponge. Elle n'a besoin que d'être arrosée pour se gorger, se gonfler de ces merveilles que tant de gens, hélas ! ne voient pas. Ce n'est pas que les hommes soient insensibles. Ils sont tout simplement fer-més ou ignorants. Vous découvrirez que la beauté n'existe pas que dans la musique ou la poésie. Elle s'exprime aussi dans le silence, à travers les couleurs, les ombres et la lumière.

Et pendant quelques minutes, Corinne Tellier avait entraîné Luc de pièce en pièce. Ravie par les exclamations de son pupille, l'artiste s'était émue une fois de plus de-vant les œuvres qu'elle chérissait :

— Venez que je vous présente Ozias Leduc, Jean-Paul Lemieux, Suzor-Côté, Marc-Aurèle Fortin, Riopelle, Narcisse Poirier, Clarence Gagnon et, bien sûr, Borduas, qui a été mon maître. Voyez ici, ce Cornelius Krieghoff, et là, ce Stanley Cosgrove. Le bronze, sur la table, est d'Alfred Laliberté. Et cet autre, sur la cheminée, d'Émile Brunet. Ces artistes n'étaient pas seulement des hommes remplis de talent. Chacun a eu une vie personnelle hors du commun.

Puis, avec un sourire entendu :

— Nous avons du temps devant nous. Je vous racon-terai leur histoire. Vous verrez, c'est fascinant.

Rayonnante, le regard lumineux, Corinne avait pré-cédé Luc dans le vestibule :

— Cette aquarelle de John Carlisle était la préférée de Jules. Une œuvre de l'école anglaise du XIX^e siècle. Mon mari avait ramené de New York les huiles que voici :

Wilhelm August Rieder et Leopold Schmutzler. Ici, une eau-forte de Raoul Dufy et un pastel de Pissarro.

Les questions de Luc avaient décuplé l'enthousiasme de Corinne :

— J'ai regroupé ici des gravures de Cézanne, Matisse, Manet, Bonnard. Et celle-ci, de Maurice Vlaminck, qui est si belle.

Elle l'avait ensuite entraîné dans la pièce voisine en lui prenant la main. Puis, la voix vibrante d'émotion :

— Les peintres canadiens maintenant. D'abord Carmichael, un aquarelliste de grand talent. Admirez ces tons riches : jaunes, ors, oranges et rouges. Ce paysage d'automne, Carmichael l'a peint dans la région d'Orillia où il est né. Et puis ici, cette huile de Fitzgerald, toute en jaune et doré, avec ce coup de palette plus vif. Et là, une huile de Johnston, avec une touche discrète, modulée, qu'illustrent les nuages et leur réflexion dans l'eau. Et il y a tous mes autres chéris que vous aurez bien le temps de découvrir. Venez maintenant vous asseoir au salon pendant que je prépare le thé.

Médusé, étourdi par tant de couleurs, de courbes et de lignes, s'ouvrant comme une fleur à un monde qu'il ne connaissait pas, Luc Dorion s'était laissé porter par la logorrhée de Corinne, par son enthousiasme communicatif. De la cuisine où l'eau avait commencé à bouillir, elle lui avait lancé :

— La toile dans un cadre, sur le fauteuil devant vous, est de A.Y. Jackson. C'est le spécialiste des granges. Observez les mouvements horizontaux, ondulatoires. C'est fou ce que ça ressemble à Marius Barbeau.

De retour au salon, avec un plateau de biscuits fins et de petits gâteaux, elle avait ajouté :

— Vous comprenez maintenant pourquoi il y a trois serrures à la porte. Je ne me préoccupe pas de la valeur marchande des tableaux. Bien sûr, tout ça vaut une fortune. Non, je deviens folle à la pensée que des mécréants pourraient en vouloir à mes chéris. Pour moi, voyez-vous, ces tableaux sont vivants.

Les mois, les années avaient rapproché davantage Corinne et Luc. La complicité, née de leurs goûts et de leurs intérêts communs, avait affiné leur relation. Le jeune

homme passait de longues heures dans l'atelier de son amie, à la regarder peindre, à discuter couleurs, formes et lignes. Elle lui racontait l'histoire de la peinture à travers les âges et il en redemandait. Coco entraînait aussi Luc dans les musées. Elle ne se présentait plus qu'à son bras aux vernissages auxquels elle était invitée. Comme elle était aussi misanthrope que secrète, on savait peu de choses en ville sur sa vie privée. Certaines de ses amies avaient cru voir en Luc un fils adultérin, caché pendant de longues années et soudainement redécouvert ou rentré en grâces. Ils se riaient tous les deux de ces bobards.

Luc s'était découvert un intérêt tout particulier pour Ozias Leduc. L'œuvre aussi bien profane que religieuse de Leduc l'avait fasciné. Aussi avait-il insisté auprès de sa bienfaitrice pour tout connaître de ce maître original et singulier. C'est ainsi que Corinne accepta de lui servir de mentor dans la visite des chapelles et des églises que le peintre avait décorées. La découverte de l'atelier de Correlieu et les haltes dans les vergers de Mont-Saint-Hilaire avaient enchanté Luc. Souvent, au retour de leurs visites, ils s'étaient arrêtés dans quelques relais de la vallée du Richelieu, comme à l'Auberge Handfield. Là, par beau temps, à la terrasse devant la rivière, ils aimaient siroter en fin d'après-midi un verre de muscadet, le temps de laisser se décanter leurs réflexions. Ils avaient aussi poussé leurs visites jusque dans les musées d'Ottawa. Corinne insistait pour qu'ils aillent de salle en salle, même quand l'énergie lui faisait défaut. Malgré ses 86 ans, chaque escapade avait pour effet de la requinquer, du moins le prétendait-elle.

Un jour, Corinne invita Luc à venir à la maison. Pour faire un brin de causerie, comme elle disait. Les deux amis bavardaient depuis un moment quand la vieille dame s'interrompit. Elle déposa son verre de limonade, puis, le front soucieux :

— J'ai à vous parler sérieusement, mon garçon.

— Mais nous parlons toujours sérieusement, avait répliqué Luc à la blague.

Coco lui avait enjoint de se taire.

— Les chaleurs de l'été m'ont fatiguée. Le temps file et les années me pèsent de plus en plus.

Les doigts croisés, elle avait fait une pause et fixé Luc un long moment :

— J'ai décidé de mettre mes affaires en ordre. J'ai fait mon testament. Vous n'ignorez rien de mon passé. Vous savez même tout à propos de mes enfants. Je n'ai que deux filles, très différentes de caractère. L'art les indiffère toutes les deux. Il n'y a rien à comprendre, mais c'est ainsi. Liette et Suzanne ont passé leur vie à se quereller. À leur âge, elles ne changeront pas. Il aurait été normal que je leur lègue mes tableaux. Mais comme elles ne se parlent plus depuis des années, un legs pareil déclencherait une bagarre que je veux éviter à tout prix. Je ne tiens pas non plus à ce que ma collection soit vendue en pièces détachées. Je suis trop âgée et trop fatiguée pour assister au défilé d'éventuels acheteurs. Je n'ai pas envie de négocier le prix de mes tableaux avec des rastaquouères. J'ai donc décidé de tout donner au Musée du Québec.

Luc ne comprenait pas pourquoi Corinne le mettait dans la confiance :

— Vous n'avez pas à m'informer de vos dispositions testamentaires ni à justifier auprès de moi vos...

Dans un geste de protestation, Corinne avait levé la main :

— Taisez-vous et écoutez-moi. Ce qui va suivre, mon garçon, vous concerne au premier chef.

Puis, se redressant, la vieille avait lancé dans un claquement de dentier :

— Remuez-vous un peu et allez dans la lingerie, au bout du corridor.

Luc s'était exécuté. Ce ton autoritaire ne l'indisposait plus, accoutumé qu'il était à entendre Coco lui donner des ordres. De sa voix grêle, elle avait ajouté :

— Sur la tablette du haut, entre deux piles de draps, vous allez trouver un tableau dans un cadre. Apportez-le ici, voulez-vous ?

La vieille dame avait entre-temps quitté le récamier pour s'installer sur le sofa. L'étrange sourire sur ses lèvres et sa mine satisfaite avaient intrigué Luc.

— Venez vous asseoir près de moi.

Luc tenait entre ses mains un cadre vieillot. Sous la vitre, il y avait une huile sur toile. Les tons de vert domi-

naient. La pureté des lignes était saisissante. Dans un panorama dégagé, on distinguait un plan d'eau et des rangées de maisons bordant une courbe. Au premier plan, des mâts de gondoles venaient interrompre la vue sur une lagune.

Corinne se tourna vers son protégé. Ses prunelles flambèrent et sa voix devint presque un chuchotement :

— Vous tenez là une œuvre unique. Un tableau que je n'ai montré à personne. Même mes enfants ne l'ont jamais vu. C'est un trésor que j'ai contemplé seule, en secret, des milliers de fois. Je ne l'ai jamais accroché au mur. Je l'ai toujours tenu caché dans la lingerie sous les draps.

Émue, troublée, Corinne n'arrivait pas à détacher son regard de la toile. Interdit, Luc n'avait osé rompre le silence qui venait de s'installer entre eux. Enfin, la voix cassée par l'émotion, la vieille dame avait murmuré :

— Voyez la signature... et la date qu'on distingue encore bien : Canaletto, 1722.

Luc avait blêmi :

— Le grand peintre vénitien?

— Lui-même, mon ami. Le maître de la perspective et du clair-obscur. Et à un âge encore très tendre. Croiriez-vous que Canaletto n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il a signé cette *veduta* ?

Luc était sans voix. Corinne lui avait pris la main :

— Regardez bien, c'est le Grand Canal, vu du Campo San Vio vers l'église Santa Maria della Salute. On y distingue ici à droite la coupole qui se dresse dans le ciel, derrière les façades des palais. Les couleurs sont encore belles malgré les années. Quelqu'un a eu la bonne idée de mettre la toile sous verre, sans doute pour la protéger. Voyez ces nuances subtiles. Elles font vivre la surface du canal. Les façades des palais s'y réfléchissent. La toile n'a jamais été marouflée, cela saute aux yeux.

Corinne Tellier s'était retournée vers Luc. Puis, les lèvres serrées et le regard coquin :

— Je devine la question qui vous brûle les lèvres. Comment ce tableau est-il parvenu jusqu'à moi ?

Elle s'était ensuite appuyée au dossier :

— Je vais vous raconter ce que je sais de l'histoire de ce tableau. Je ne peux, bien sûr, en garantir l'authenticité, mais j'ai toutes raisons de croire qu'elle est vraie.

Elle avait ramené son châle sur ses épaules :

— Nous sommes au printemps de 1945. L'Allemagne s'effondre. La guerre en Europe est sur le point de prendre fin. Duplessis rêve d'un voyage officiel en France. Comme il est très ami avec mon mari, le premier ministre demande à Jules d'aller tâter le terrain à Paris. Il lui enjoint de se faire accompagner par Jean Désy, un ami commun. Or, Désy est à ce moment ambassadeur du Canada au Brésil et Duplessis croit que, fort de son statut, Désy peut peser d'un certain poids auprès des Français. Le paquebot appareille enfin à Québec, avec à bord nos deux compères. Pour des raisons que j'ignore, Jules et Jean se retrouvent un soir à Colmar, dans une gargote transformée en tripot. La ville, encore aux mains des Boches, est sur le point d'être libérée par l'armée du général de Lattre de Tassigny. Un colonel de la Wehrmacht et son aide de camp font bombance à la table voisine. Les Allemands, déjà éméchés, surprennent la conversation entre Jules et Jean. De quoi cause-t-on ? D'œuvres d'art et de marchandage de tableaux, bien sûr. Les fritz, l'oreille tendue, réalisent que l'un est rien de moins qu'un diplomate de haut rang. Les Allemands savent que la guerre est perdue, qu'ils seront bientôt faits prisonniers. Comme il n'est pas question pour eux de rentrer dans leur pays, une terre d'accueil ferait bien leur affaire. L'alcool aidant, les Boches voient peut-être l'occasion de monnayer leur fuite. Quel meilleur entremetteur qu'un ambassadeur ? Ils décident donc de prendre langue avec leurs voisins de table.

Luc avait sourcillé et Corinne avait eu un geste d'impatience :

— Prendre langue, jeune ignorant, cela veut dire lier conversation.

Et elle avait repris :

— La beuverie s'étire et, au petit matin, les Allemands offrent, contre je ne sais quel passe-droit ou sauf-conduit imaginaire, cette huile de Canaletto. J'ignore ce qui s'est passé par la suite. Jules est rentré à Montréal, avec dans ses bagages ce tableau qu'il m'a offert en cadeau. Ce n'est que des années plus tard que j'ai appris toute l'histoire. Le

tableau avait été volé par des soldats allemands lors du pillage d'un château des environs de Colmar.

Luc avait été sidéré :

— Si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous venez d'inventer cette histoire.

Corinne s'était interrompue, le temps de reprendre haleine :

— Je suis une vieille acariâtre, vous le savez, et mes sautes d'humeur n'ont jamais entamé votre fidélité ni votre compréhension.

Puis, la gorge serrée :

— J'ignore ce que je serais devenue si vous n'aviez pas été là pour ensoleiller mes vieux jours et veiller sur moi.

Elle lui avait pris la main :

— Ce Canaletto est désormais à vous, mon garçon. Je vous l'offre, je vous le confie, en témoignage d'amitié et de reconnaissance.

Quatre mois plus tard, Corinne Tellier mourait dans son sommeil.

Des années passèrent. Éveillé à l'art par sa vieille amie, nourri par sa passion, Luc Dorion s'abandonna aux joies de la peinture. Il y consacrait ses temps libres, dévorant des bouquins, fréquentant les galeries, les expositions et les encans. Il découvrit l'Europe, visita les musées et se prit d'affection pour les œuvres de Nicolas Poussin, dont il devint un connaisseur. Il découvrit en même temps les impressionnistes, ainsi que l'Art moderne.

Un soir, il tomba par hasard sur un documentaire télévisé portant sur les riches collections du château de Windsor. L'émission tirait à sa fin. Au bas de l'écran, un bandeau identifiait le présentateur : sir Anthony Blunt, conservateur des trésors royaux. Captivé, Luc monta le son :

— *Nous entrons maintenant dans un boudoir attendant aux appartements privés de Sa Majesté. Les toiles que vous apercevez sous les frises rococo sont du maître italien du dix-huitième siècle, Giovanni Antonio Canaletto. Comme vous pouvez le constater, ces œuvres uniques, toutes de même facture et de mêmes dimensions, sont au nombre de sept. Ces chefs-d'œuvre faisaient autrefois partie d'un groupe de huit tableaux,*

dont un a été perdu. Personne n'a jamais su comment ni dans quelles circonstances. La valeur des tableaux que vous voyez ici est déjà inestimable. Qu'en serait-il si la collection était complète ? Le Palais de Buckingham a multiplié les recherches partout dans le monde. On a mis à contribution les conservateurs des plus grands musées. On a aussi fait appel aux collectionneurs privés les plus respectés. On a sollicité le concours des spécialistes les plus réputés. Toutes les démarches entreprises pour retrouver le chef-d'œuvre manquant de Canaletto sont demeurées à ce jour sans résultat. Sa Majesté se désole de savoir sa collection privée incomplète. La reine a plus d'une fois fait savoir qu'elle paierait une fortune, à même sa cassette personnelle, pour retrouver le tableau manquant.

Luc Dorion sourit et éteignit la télé.